

Marcel Nicolet

Prison ferme

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« PRISON FERME »,
TROIS CENT SOIXANTE-QUATRIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : « À LA PRISON DE GORGIER,
SEUL LE BÉTON EST ARMÉ »
UN MUR, QUELQUE PART, À BELLEVUE
(© MARCO BONIFAZI, ANIMATEUR SOCIOCULTUREL DE LA PRISON)
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PIERRE-YVES MASSOT, FRIBOURG
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-402-1
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2016 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*Tous ces souvenirs se perdront dans l'oubli
comme des larmes se perdent dans la pluie.*

D'après *Blade Runner*,
film de Ridley Scott, 1982,
inspiré d'un roman de Philip K. Dick

SUITE À UNE REQUÊTE DES FILLES DE L'AUTEUR, QUELQUES PAGES
ONT ÉTÉ RETIRÉES DE L'OUVRAGE
AVEC L'ACCORD DE MARCEL NICOLET

J'AI FAIM

IL FAUT que je mange. Un besoin irrésistible. Un gouffre sans fond. Mais pas maintenant. Je dois attendre. Encore un patient. Habituellement, je les aime bien. Partager leur souffrance et surtout pouvoir les aider. L'essence de mon travail. Mais quand j'ai faim, plus rien n'existe. Et là, je fais face à un boulimique hypocondriaque ballotté entre la culpabilité de son trouble alimentaire et la peur d'un cancer induit. De l'estomac, évidemment. Ce n'est pas le cancer qui le ronge. Mais la boulimie. Comme moi. Entendre mes propres plaintes dans la bouche d'un autre, tout en percevant mon incapacité à les traiter, est une intense frustration déclenchant en elle-même le besoin de compenser. En mangeant. Alors, je pense à autre chose. Pas à l'histoire de mon malade. Mais à mon menu. Celui que je mangerai une fois qu'il sera parti. Celui que j'irai acheter en catimini dans la

grande surface à côté de mon cabinet. Celui que j'avalerais seul dans mon bureau, masqué par un cornet banalisé. Comme ces Américains qui cachent leur alcoolisme. Pour me donner l'illusion que ce n'est pas de la nourriture. Le plus pratique, c'est en fin d'après-midi, lorsque les secrétaires tapent les rapports de consultations ou stérilisent le matériel d'endoscopie. Juste le temps de faire les courses, puis s'empiffrer dans le bureau. Mais pas trop. Il faut éviter de devoir vomir au cabinet. Les employées finiraient par savoir. Ce qui est mauvais pour la gestion du personnel. En outre, en fin d'après-midi, c'est juste avant le souper. Ainsi, je peux manger normalement *en famille*, en me préremplissant avant de passer à table. Puis, je me soulage dans les toilettes publiques du parking. Car évidemment je parque la voiture après souper. En ne vomissant pas à la maison, je garde l'illusion que personne ne s'en rend compte. Comme si c'était possible. Bien sûr, je l'avais dit à ma femme. Avant qu'on se marie. Elle tolérait. Au moins au début. Mes revenus conséquents de gastro-entérologue compensaient. Du moins je le croyais. Une croyance devenue vérité par la force de mon déni. Avec les enfants, cela devint plus délicat. Ils voyaient que papa mangeait beaucoup, malgré ses excès de plus en plus fréquents avant de rentrer du travail. On comprenait de moins en moins mes allers et retours au parking. Et surtout, j'avais peur de le transmettre à mes filles. Les réunions de famille ou les soupers entre amis n'étaient plus qu'un prétexte pour assouvir ma boulimie. Plus d'un s'en étonnait, d'ailleurs, en me voyant avaler autant

d'aliments et d'alcool. « En plus, il ne grossit même pas ! Comment fait-il ? » Une question embarrassante pour ma propre femme, Stéphanie. L'aspect ludique d'Obélix à table devait lui échapper. Mais pas à moi, qui continuai de m'alcooliser et de manger, tel un Romain orgiaque et décadent. Chercher de l'aide à l'extérieur était une évidence que je me refusais à voir. Je n'arrivais toujours pas à accepter ce que pourtant je n'hésitais pas à proposer à mes patients. Puis un jour Stéphanie m'a trompé. Lassée sans doute de mes excès, elle fut séduite par un homme regardant ses beaux yeux plutôt que son assiette. Elle voulait divorcer. Alors, je suis allé consulter.

LE PSY

C'EST la deuxième fois que j'en vois un, lui ai-je dit. Racontez-moi m'a-t-il répondu. La première fois, je voulais divorcer de celle qui allait devenir mon ex-femme. J'ai arrêté les consultations après le divorce. Cette fois, c'est ma deuxième femme qui veut divorcer. Alors je m'inquiète. Forcément. Et je viens vous voir. Ah ! Vous avez certainement deviné que ma dérision masque ma souffrance. Mais pas suffisamment pour être efficace. Je suis à la dérive. Ma femme veut divorcer. Mon univers s'effondre et je ne peux pas rejeter la faute sur elle sans me remettre en question. Je suis boulimique depuis mon adolescence et je m'en accommode en feignant l'ignorer. Ce qui convient dans une relation superficielle s'avère impossible face aux personnes que j'aime et qui m'aiment. La superficialité me permet de cacher mon vice aux autres. Comme ils ne le voient pas, il n'existe pas.

Mais, proche des gens que j'aime, il me revient en pleine figure comme un boomerang. De l'ignorer accroît le fossé de l'incompréhension et la souffrance de tous. La boulimie, c'est comme une drogue. Lorsque vous êtes en manque, plus rien n'existe. Vous n'avez pas d'autres choix que d'assouvir votre dépendance. Et là, je venais de déballer ma souffrance. Vomir en quelque sorte. Pour compenser, il m'a proposé un suivi hebdomadaire. Vu mon humeur déprimée, il m'a aussi prescrit un antidépresseur. De la Fluctine[®]. C'est bon pour la boulimie. Paraît-il.

SOUTIEN THÉRAPEUTIQUE

JE SUIS viscéralement attaché à mes filles, et ne plus les voir est un crève-cœur. Si l'amour paternel se comprend aisément, le *viscéralement* est plus flou. Surtout pour un boulimique. Alors j'ai dû expliquer. En fait, c'est lui qui m'a fait comprendre. L'histoire de mes parents m'avait toujours intrigué. Je ne les voyais pas faits l'un pour l'autre. Apparemment mon père non plus. Du moins, c'est ce qu'il a dit à ma mère quand il a voulu rompre. Peine perdue. Elle était enceinte. De moi. Je n'étais pas encore né que déjà je dérangeais. Il voulait qu'elle avorte. Pas elle ! Pourquoi ? Parce qu'elle m'aimait ? Non. Simplement, elle avait peur de l'opération. Et cela coûtait cher aussi. À l'époque, ils n'avaient pas le sou. Pas davantage après, d'ailleurs. J'exagère ? Fantasmes d'un ado aigri ? Non. J'ai eu la confirmation du scénario de la bouche même de mon père. Lors d'une discussion

en tête à tête. Il a pleuré. Beaucoup pleuré. Il m'a aussi dit qu'il m'a aimé. Ensemble. Quand j'ai grandi. Que maintenant il était fier de moi et de mes études de médecine. D'avoir réussi dans la vie. Les faits, je les connais, mais leur sens, ce n'est qu'aujourd'hui que je les perçois. Quand je suis né, ils m'ont appelé Marco. Il n'aurait pas pu m'appeler Désiré. Parce que je ne l'étais pas. Ils m'ont laissé brailler et m'ont alimenté pour que je me taise. Un schéma moteur coulé dans le bronze de mes neurones me poussant irrésistiblement à manger quand je suis contrarié. Ils m'ont négligé et laissé grandir dans la rue. Je n'étais pas l'enfant battu souffredouleur. Simplement, je n'existais pas aux yeux de mes parents. Alors oui. Divorcer, quelque part, pour moi, c'est abandonner mes filles. Toujours et encore, je retrouve l'abandon à chaque tournant de ma vie. Une destinée tragique qui se répète. J'aime mes filles. Je veux les voir grandir. Et je ne peux plus parce que je dois impérativement travailler. Sans fin. Sans repos. Sans espoir. C'est vrai, je vis mal l'abandon. Surtout parce que je le revis. Trop souvent à mon goût. Lorsque j'étudiais la médecine à Genève, j'étais très lié à une étudiante de ma volée, au point que je vivais pratiquement dans son studio. Un jour, elle m'a mis à la porte. Sans explication. Une souffrance profonde que j'ai avidement comblée en sortant avec une autre étudiante. Peut-être aussi par quelques crises boulimiques. Mais de cela, je ne me souviens plus. Quinze jours plus tard, elle m'a appelé : « Viens me chercher Marco... je suis à l'hôpital. » Elle venait de se faire avorter. Contrairement à ma mère.

RÉVEIL

LA RADIO somnole ses mélodies matinales, le programme des lève-tôt entrecoupé de flashes-info. Dans les deux cents mètres carrés vides de l'appartement familial. À part moi. Seul à siroter mon litre de café. Pour rester éveillé. Aujourd'hui, j'ai un gros programme d'endoscopie à l'hôpital. Mes mains tremblent. Est-ce le café ? La Fluctine® ? Le manque de sommeil ? Sûrement un peu des trois. Ce matin, je commence une heure plutôt. Pour finir en avance. Je vais chercher les filles à 15 heures. J'ai prévu d'aller à la piscine. Je leur ai appris à nager. À skier aussi. Puis on ira faire des courses et je leur ferai à souper : des cordons-bleus, des pâtes et une crème chocolat pour le dessert. Pas très diététique, mais elles adorent. Moi aussi. Puis on regardera une vidéo ensemble. Je leur ai acheté la série TV de *La Petite Maison dans la prairie*. Une image idyllique de famille modèle. D'une famille que je n'ai pas eue et

que mes filles n'auront pas non plus. On se met les trois sur le divan, moi au milieu, une fille de chaque côté. Le bonheur. La larme à l'œil aussi. Une larme de crocodile divorcé. Une larme d'abandon. Puis, je les couche. Parfois, je leur lis une histoire. Le plus souvent, je leur donne simplement la main, couché près d'elles, en attendant qu'elles s'endorment. Depuis que Stéphanie est partie, elles veulent dormir ensemble dans la chambre d'amis. Alors je me mets au milieu et, fréquemment, je m'endors le premier. Cette fois, elles se sont réveillées plus tôt que d'habitude. Elles voulaient rentrer chez leur mère. Pas de problème. Je n'aurais pas dû. Maman n'était pas seule. Ah! On a dû repasser une heure plus tard. Le temps que l'amant se douche, s'habille et déjeune. Avant de s'en aller. Évidemment, à cause de moi, elle a dû présenter son amant aux filles. Ce qui est perturbant. Pour les filles. « Mais c'est toi notre papa! », m'ont dit en chœur Marie et Marion.

RENCONTRE HEBDOMADAIRE

JE PASSE mes nuits à ruminer. Parce que je ne dors pas. Parce que je souffre. Parce que je pense à mes filles. Parce que je les abandonne. Comme mes parents et apparemment leurs parents avant eux. Ah oui? Expliquez-moi! Je savais que mon grand-père paternel n'aimait pas son fils, mon père. Parce qu'il me l'a dit. Sans toutefois préciser comment cela se traduisait. J'imagine qu'il savait de quoi il parlait et qu'inconsciemment je ne voulais pas en savoir plus. En revanche, ma mère ne parlait jamais de ses parents. Alors que j'étais étudiant de dernière année de médecine à Genève, en 1981, j'appris que mon grand-père maternel venait d'y décéder. Dans l'anonymat. Seul. Comment l'ai-je su? Mes parents ont reçu la facture d'incinération de la Ville de Genève. Il était indigent. Clochard. L'administration communale avait retrouvé la trace des descendants. D'où la facture. Ma mère refusait

de payer. Elle ne voulait rien savoir, et mon père s'en est finalement acquitté. Il se sentait obligé. Parce que cela se fait. Et ? Rien. Mon père n'a pas connu son beau-père. Ma mère ne voulait pas en parler. Je suis depuis quatre ans à Genève où vit mon grand-père maternel comme clodo. Il est décédé et on n'a rien à me dire. On ne veut pas payer. Pas d'autres commentaires. Ma mère a grandi à la ferme familiale de Porsel, un petit village rural du canton de Fribourg. Je ne sais pas si elle est allée à l'école, mais le résultat des courses et des cours est qu'elle est illettrée. Elle reconnaît les lettres et les chiffres. Mais rien de plus. À dix-huit ans, elle est venue à Bulle, comme sommelière. Elle y a connu mon père et je suis né lorsqu'elle avait vingt ans. Pourquoi détester son père ? Aucune réponse. Est-ce qu'il t'a fait des choses ? A-t-il abusé ? Aucune réponse. Il buvait. Il est parti à Genève et le frère de ma mère a repris le domaine agricole. Est-ce que ton frère et ta sœur vont payer une partie des frais d'incinération ? Je ne sais pas. J'ai essayé à plusieurs reprises, des années plus tard, de revenir sur le sujet. Toujours rien. Quel terrible secret est enfoui à Porsel ? Un secret qui semble toucher toute la fratrie. Jamais je ne le saurai, ce qui n'empêche pas d'échafauder des hypothèses. Et de penser qu'un jour je décéderai à Genève ou ailleurs et que, peut-être, mes filles ne lèveront pas le petit doigt.

MON PSY PRÉFÉRÉ

IL PARAÎT que je suis très dur avec mes parents. C'est vrai, mon père voulait me faire passer. Mais surtout, on a pu en parler et on s'est retrouvés. Si lui a pleuré, moi aussi. Et cela juste avant qu'il décède. Ah! Racontez-moi! Mon père se plaisait à Bulle, la ville de son enfance, avec son château, sa Grand-Rue et sa place du Marché. En fin de semaine, il retrouvait ses amis dans sa tournée des bistrots. Son préféré était le Fribourgeois, le « Frib » pour les habitués, célèbre à la ronde pour son orchestrion et ses fondues. Il y récitait des poèmes de Robert Lamoureux et refaisait le monde autour de trois décis de vaudois. Il jouait aussi de la guitare. Bien sûr, on ne pouvait pas échapper aux *Jeux Interdits*. Mais c'est surtout avec son groupe, *Les Cigales* qu'il préférait jouer. Une à deux fois par an, il donnait un concert à la Maison Bourgeoisiale, pour les retraités. En fait, il jouait surtout pour se

retrouver entre amis. La semaine, il avait son magasin. Un commerce de fruits et légumes où j'ai travaillé toute mon adolescence pour payer mes études de médecine. Puis un matin, il a eu mal ventre. Il n'a pas appelé son fils gastro-entérologue dont c'est la spécialité. Il ne voulait pas déranger. On posa tardivement un diagnostic d'appendicite. Il fut opéré et décéda au quatrième jour postopératoire. Sans être réanimé. Il a fait un choc probablement septique en pleine nuit. L'assistante de garde l'a vu alors qu'il était toujours conscient. Quand il est devenu comateux, elle a appelé l'anesthésiste de piquet qui n'a pu que constater le décès une demi-heure plus tard, à son arrivée. Une expertise extrajudiciaire a conclu à l'absence de responsabilité de l'hôpital. Néanmoins, sur cette base, l'assurance responsabilité civile a versé 100 000 francs à ma mère. Pour solde de tout compte. L'alternative, c'était le procès. Dix ans de procédure et de souffrance. Au minimum. Alors, j'ai renoncé. Pour moi, c'était trop dur. J'avais vu mon père le soir de son décès. J'avais vu qu'il n'était pas bien et appelé le médecin de garde. Le même qui ne l'a pas réanimé. On a parlé d'une infection et d'autres possibilités diagnostiques. Surtout, j'avais hésité à le faire transférer à l'hôpital cantonal. En effet, il n'y avait pas de soins intensifs dans l'hôpital périphérique où il avait été opéré. « C'est difficile de soigner la famille d'un confrère », m'a-t-il dit. Peut-être. Mais maintenant, je me sens coupable d'avoir laissé mourir mon père. Je me sens coupable d'être boulimique face à mes filles. Je me sens coupable d'avoir divorcé à cause de ma boulimie. Je me sens coupable face à Stéphanie. Je me sens coupable d'exister.

HUIT MÈTRES CARRÉS

L'AMPOULE diffusait une lumière crue dans la cellule au mur blanc. Un cauchemar blanc pour idées noires. J'avais tiré. Les yeux de Stéphanie me regardaient et j'avais tiré. J'ai fermé les yeux et j'ai tiré. Je l'ai tuée. Les filles étaient accourues. Je leur ai dit, j'ai tué Maman. « Pour du semblant ? », avait répondu Marie. Quel cauchemar. Je me réveillais en plein cauchemar. Alors je les ai conduites chez la voisine. Ils m'ont enlevé mes habits. Tous mes habits. Les besoins de l'enquête, sans doute. Je grelotte dans le training réglementaire. Quelle heure est-il ? Quelle importance. Le temps, comme ma vie, s'est arrêté. Stéphanie et nos filles étaient ma raison de vivre. J'ai tué Stéphanie. Et toujours ses yeux qui me regardent. Huit mètres carrés, un lit, une table, un W.-C., une télévision et le vide de mon existence. Le désarroi. L'angoisse. La solitude. L'isolement.

Même libre, je serais prisonnier des huit mètres carrés de mon esprit. Peut-être que je l'étais déjà avant, avant qu'il soit trop tard. Pourquoi n'ai-je pas tourné l'arme vers moi ? Une question sans réponse, mais toujours d'actualité. À quoi bon continuer quand la vie s'est arrêtée ? La télévision est fixée à une potence. Elle supporte mon poids et, hasard ou pas, le câble d'alimentation a juste la longueur qu'il faut. Je fais le nœud, passe la corde autour du cou et je me laisse glisser. J'ai l'impression que ma tête enfle, que mes yeux sortent des orbites. Stéphanie me regarde. Mes filles aussi. Alors, je desserre le nœud. Le lendemain, le psychiatre de la prison me convoque. Un meurtrier est à risque. Il a l'obligation de me voir. Que cela me plaise ou non. Je me sens totalement inhibé, sans pouvoir me rendre compte que j'ai besoin d'aide. Le dialogue tourne rapidement au rapport de force. Si vous ne prenez pas ces médicaments ou si vous refusez de me parler, je devrai vous considérer comme dangereux pour vous-même et vous hospitaliser contre votre gré. En plus d'un meurtre, je me retrouverais fou chez les fous. Alors, oui, je suis venu au rendez-vous. Mais les médicaments ont fini dans les W.-C. Apparemment, le risque de suicide inquiète aussi l'Administration pénitentiaire et le surveillant chef adjoint suppléant par intérim est venu me proposer un colocataire. « Vous verrez, il est sympa. Il est un peu comme vous, il a cogné sa femme », me dit-il avec tout le tact d'un fonctionnaire des prisons. J'ai refusé. Je ne veux pas partager ma souffrance. Ni subir celle d'un autre. Je préfère pleurer

seul dans ma solitude face au regard de Stéphanie.
En revanche, lui, il s'est suicidé quelques semaines
plus tard.

VIOLENCE

JE L'AI VUE de près, au CICR¹, lorsque je visitais des camps de prisonniers en Iran. Avec le temps, les souvenirs s'estompent, mais les impressions restent. Je me souviens d'un trajet interminable sur une route sans fin entre Téhéran et la mer Caspienne. Je revois les camions surchargés ne respectant pas la priorité, et tout au bout, Gorgan, peuplée des descendants de Tamerlan, aux yeux bridés et au sourire énigmatiquement vissé sur le visage. Je ressens toujours les effluves du bazar aux mille et une épices. Je revis la chaleur et la transpiration coulant au bas du dos lorsque nous étions sur l'estrade, dans le camp, face à deux mille cinq cents prisonniers, alignés en carré de vingt, immobiles dans le vent chaud. L'instant qui dura une éternité, avant que, sur ordre des militaires, ils hurlent le

¹ CICR, Comité international de la Croix-Rouge.

takbir (*Allah Akbar*). Ils ne l'ont pas crié, mais chuchoté. Deux mille cinq cents hommes qui chuchotent. Un bruit d'enfer. Une fois la visite commencée, seul dans la cour avec les prisonniers, l'émeute. Deux mille hommes tabassant les cinq cents autres à coup de barres de fer provenant des lits démontées pour l'occasion. Un carnage. Certains tentaient de s'échapper en grimpant les barbelés à mains nues. L'armée tirait, secouant de soubresauts les pantins suspendus. Bousculé dans la cohue générale, je me suis retrouvé isolé dans un cantonnement, face à quatre cents prisonniers. Seul mon badge CICR faisait office de protection. Je ne comprenais pas très bien ce qui se passait. Alors, pour tromper la mort, et comme j'ai été envoyé pour faire les visites médicales, j'ai fait des visites. J'ai trouvé un prisonnier parlant quelques mots d'anglais pour expliquer aux autres que j'étais médecin et que, s'ils étaient d'accord, je pouvais les examiner pour les enregistrer, car les blessés de guerre et les impotents pouvaient être libérés. En principe. La foule qui m'entourait s'est mise en file indienne. Je les ai enregistrés, les uns après les autres, ceux qui le voulaient, plus de deux cents. Puis l'armée a encerclé le baraquement, aboyant un ordre que je ne comprenais pas. Les prisonniers m'ont dit de sortir. L'armée m'attendait. Tous les délégués éparpillés se sont retrouvés dans la cour, le commandant nous priant de quitter le camp. Nous sommes repartis à l'hôtel, un cinq étoiles du temps de la splendeur du shah. Rien que des bungalows, tous aussi grands que des villas, situés au bord de la mer Caspienne. Mais la révolution était passée par

là. Non seulement il était désert, mais, à part les murs et le toit, tout avait disparu : meubles, portes, fenêtres, robinetteries (en or paraît-il), cuisine. Il ne restait plus que le vent chaud et humide de la Caspienne. Personne ne parlait. On s'est baigné dans la mer. Nus comme des vers. Nous étions tout seuls et nus sous le soleil de l'Iran. Le soir, un vendeur ambulancier est venu nous proposer du caviar, du bélouga gris à gros grains, en boîtes d'un kilo et du pain arabe. On l'a mangé à la main, sans services, à en être écœuré. Une bonne excuse pour mal dormir, à même le sol. Au retour à Téhéran, comme au siège à Genève, le débriefing fut politique : comprendre le pourquoi et le comment. Mais le vécu, la peur de la mort, je n'en ai pas parlé, ou alors en la banalisant. Mais maintenant, la nuit, je revois les pantins tressaillant dans les barbelés sous les balles. Et les yeux de Stéphanie.

LA VISITE

... de deux filles

La prison intrigue les deux filles d'un ami. Elles voudraient voir. Leur père, prudent, est passé leur montrer le mur d'enceinte, en voiture. Elles ont hésité quelques mois, mais la curiosité était trop forte. Alors, elles sont venues. La petite, déjà bien grande, a l'âge de Marie et un sourire mutin. Elle voulait savoir si j'avais un boulet et des habits rayés, comme les Dalton. J'ai bien ri. Elles aussi. La grande est plus réservée. Forcément, elle pense plus à mon acte... qu'au boulet. Moi aussi. Pour détendre l'atmosphère, je leur ai parlé des petites histoires de prison. Seulement celles qui font rire. Et elles ont bien ri, comme les parents. Moi aussi. J'avais pris une tourte forêt-noire. Pour la récré. Elles ont bien aimé. Surtout les parents. Moi aussi. Puis on a joué au Scrabble. Avec des règles souples, permettant de choisir à

nouveau des lettres si on n'est pas satisfait de son tirage. En effet, on a le choix car le règlement de la prison ne prescrit aucune directive à propos du Scrabble. En plus, elles sont très fortes pour les nouveaux mots, souvent jolis. C'est pour cela qu'on les accepte. Et ce qui devait arriver arriva : la petite a posé *TUÉ*. Oui c'est vrai. C'est ce que j'ai fait. C'est très mal. Je le regrette et c'est normal que je sois puni. J'ai pu le leur dire, et aussi le leur écrire. Comme à mes filles. Mais quand je pense à mes filles, je ressens le besoin de comprendre ce qu'elles vivent, comment elles le vivent et se reconstruisent. Sans information directe, je n'ai accès qu'à des échos lointains. Certains sont inquiétants, laissant entendre que je voulais attenter à leur vie. Je suis triste de savoir que mes filles pourraient le penser. « On le leur a dit ! », fut ma première réaction. En fait, c'est normal dans leur traumatisme. En vivant de près la mort de Stéphanie, elles ne peuvent pas faire autrement ! Comme n'importe quelle survivante d'une tragédie. Et c'est moi l'agresseur, moi qui ai fait ça, à mes propres filles ! C'est insupportable et je ne peux pas revenir en arrière. Je ne peux qu'espérer pouvoir les aider. Ce traumatisme est gravé dans leur mémoire, et chaque évocation indirecte de leur père, même banale, les replongera dans le drame. Alors, une visite en prison, je peux oublier. Elles vont être terrorisées. Pas par les murs. Par moi !

... de la vieille dame

La Justice m'a autorisé une conduite¹ pour rendre visite à ma mère, hospitalisée, sans menottes mais avec deux gardiens en civil. Le trajet par l'autoroute me replonge dans les souvenirs d'une vie antérieure où je prenais ce même trajet avec Marion, Marie et Stéphanie. Les larmes me montent aux yeux. Le pèlerinage se poursuit. Je retrouve le CHUV² et le cortège des émotions que j'y ai vécues durant quatre ans. Les horaires d'enfer, le stress des endoscopies, les corvées des publications, mais aussi et surtout de bons souvenirs, des relations intenses avec les patients, et des moments d'amitié avec des collègues. Les murs n'ont pas changé, mais les gens sont différents. Ce n'est pas un pèlerinage dans un lieu, mais dans le temps. Enfin, j'ouvre la porte et je pénètre dans la chambre de ma mère. Nos regards se croisent et nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Nous pleurons. Quelques larmes seulement. Du coin de l'œil. Elle a changé. Elle paraît beaucoup plus frêle que

¹ Une conduite est... *une sortie accompagnée, accordée en raison d'un motif particulier...* De plus... *l'autorisation de sortie ne doit enlever à la condamnation ni ses caractères de prévention, ni nuire à la sécurité ou mettre en danger la collectivité, en particulier pour les cas d'internement...* selon l'article 1 du Règlement du 25 septembre 2008 concernant l'octroi d'autorisations de sortie aux personnes condamnées adultes et jeunes adultes publié par La Conférence Latine des Autorités Cantonales Compétentes en Matières d'Exécution des Peines et des Mesures.

² CHUV, Centre hospitalier universitaire vaudois.

dans mes souvenirs. Fragile même. L'opération s'est bien déroulée et elle ne souffre pas. De fait, même si elle a mal, elle a tellement l'habitude de dire que tout va bien qu'elle en oublierait ses douleurs. Et de l'encourager à parler de sa souffrance, celle de l'opération. Il est certainement prématuré de parler de l'autre souffrance, celle de la prison, celle de mon meurtre, de Stéphanie et de mes filles. Elle réussit néanmoins à glisser qu'elle va toujours à la chapelle des capucins mettre un cierge pour Stéphanie, les filles et moi. Mais très vite, elle bascule dans le concret : les infirmières sont adorables, les voisines gentilles, comme tous les docteurs, sans oublier le traditionnel « merci pour les fleurs, mais fallait pas ». Au-delà de sa tristesse, je comprends enfin que je suis un handicapé de l'amour avec mes proches, mes parents et mes semblables. Mes relations existaient mais je ne les vivais pas. J'existais sans vivre. Et maintenant, ma mère est un peu désorientée, évoluant inexorablement vers l'alzheimer. Comme une bougie, elle s'éteint peu à peu. Avec parfois une belle flamme. Comme aujourd'hui.

DE L'ESTIME DE SOI

SANS ÊTRE AIMÉ, il est difficile de grandir en s'aimant soi-même. Difficile d'avoir une estime de soi suffisante pour aller vers l'autre, vers les autres où les relations sont potentiellement dangereuses par l'abandon sous-jacent qu'elles véhiculent. La vie est faite de liens qui se nouent et se dénouent. C'est normal. Chez moi, ces dénouements sont vécus comme menaçants pour mon existence. Et sans lien, on ne survit pas. Je n'avais aucune estime pour ma mère. Mais je l'aimais et je l'aime encore. Surtout, je n'en ai pas d'autre. À la puberté, je m'opposais à mon père. Intensément, mais sans violence physique. Ma mère, en revanche, je l'ignorais. Aucune parole sensée ne sortait de sa bouche. Je n'entendais qu'un bruit de fond, comme une télévision qui marche mais que personne n'écoute. Maintenant, par une ironie du sort, son alzheimer empêche tout échange, toute

compréhension alors qu'enfin je suis disposé à l'entendre. Comme je suis disposé à entendre ce que disait Stéphanie. Mais elle n'est plus là. Sans estime de soi, sans l'estime d'une mère, sans estime pour ma mère, je n'avais pas d'estime pour Stéphanie, non pas parce qu'elle m'avait trompé, mais parce qu'elle m'abandonnait. Stéphanie était une mère aimante pour ses filles, ce que je perçois maintenant dans toute sa profondeur, donnant d'autant plus de souffrance et de remords à mon geste. Mais à l'époque, avant les faits, avant le meurtre, l'image était autre. L'image était celle de ma propre mère. Elle m'abandonnait.

LE PROCÈS

LA VIE s'arrête quand on a tué. Pour la victime et ses proches d'abord. Mais aussi pour le coupable. Ainsi, je n'ai pas envie de me défendre. Ce qui facilite le travail de l'accusation. Mais peut-être pas celui de la Justice. Je reste intimement persuadé que ma boulimie joue un rôle central dans mon histoire. Inacceptable pour l'accusation. On risquerait d'y voir une circonstance atténuante. Qu'en est-il de la dimension passionnelle ? Il suffit ! Vous n'êtes qu'un assassin froid et calculateur. Le paradoxe d'une telle approche est qu'on adoptera l'attitude opposée si d'aventure, un jour, je sors. Le vil coupable sanguinaire devient un passionnel ne sachant pas gérer ses émotions et souffrant d'un grave trouble de la personnalité. Au fond, quelle importance, puisque ma vie s'est arrêtée. En effet. Mais, m'accuser d'avoir voulu attenter à la vie de mes filles est inacceptable. Parce que c'est faux et

que je n'en ai jamais eu l'intention. Alors j'ai fait recours. Pour cela uniquement. Et les juges ont reconnu publiquement que j'aime mes filles. Une victoire pour moi, et cela quelle que soit la durée de la peine. Dans ce contexte, le rôle des antidépresseurs paraît anecdotique. Toutefois, le sujet reste d'actualité et tôt ou tard la société devra prendre position sur ce thème sensible. Certes, il est plus aisé de parler du suicide de l'adolescent traité par rétinoïdes que du passage à l'acte violent sous antidépresseur¹ chez un homme ayant tué sa femme. Même si la Justice d'autre pays l'a reconnu². « Encore une manœuvre fallacieuse de la défense », dirait le procureur. C'est bon. Ma vie s'est arrêtée et j'accepte ma peine.

¹ ISRS, Inhibiteur Spécifique de la Recapture de la Sérotonine.

² TSR, Émission *Temps Présent* du 8 mars 2012, *La Molécule qui rend fou*, www.rts.ch.

BIENVENUE À BELLEVUE

A PRÈS LE JUGEMENT, pour l'exécution de ma peine, on m'a transféré à l'EEP¹ de Gorgier. L'Administration sait déjà qui je suis. Tout a été dit au procès. Reste à évaluer mes compétences et mes aptitudes psychomotrices. C'est pourquoi je passe les trois premiers mois à l'atelier d'évaluation que certains n'hésitent pas à qualifier de protégé. En raison des détenus qui y restent à l'année. Le travail est obligatoire en prison et participe, entre autre, à la resocialisation sous la maxime *Savoir Faire et Savoir Être*².

¹ EEPB, Établissement d'Exécution des Peines de Bellevue, Rue du Tronchet 6, CP 238, 2023 Gorgier (NE).

² *La resocialisation des détenus par le travail: cet idéal de la fin du XVIII^e siècle est-il encore réaliste aujourd'hui?* par le Prof. Nicolas Queloz, faculté de droit, université de Fribourg, lors du 34^e colloque du Concordat latin pour les cadres en charge des privations de liberté, Neuchâtel, 12-13 mai 2011.

En revanche, on ne casse plus de caillou, suite au constat avéré de l'inefficacité des peines privatives de liberté dans le cadre d'un régime délibérément sévère. Ouf. D'ailleurs, les règles pénitentiaires européennes de 2006 et les normes suisses du code pénal sont à cet égard éloquentes. *Le travail en prison doit être considéré comme un élément positif du régime carcéral et en aucun cas être imposé comme une punition (RPE 26.1¹)* ou encore *Les autorités pénitentiaires doivent... procurer un travail suffisant et utile (RPE 26.2)* et *Ce travail doit permettre, dans la mesure du possible, d'entretenir ou d'augmenter la capacité du détenu à gagner sa vie après sa sortie de prison (RPE 26.2)*. Pour travailler dans la légèreté et l'allégresse, l'atelier dispose d'un fond musical genre *Musik zum Arbeiten* alternant avec l'enregistrement complet des rencontres folkloriques internationales du Val-de-Ruz, haut lieu de la culture neuchâteloise. Sur la table, du matériel de bricolage, de petits paniers en osier, un pot à fleurs fanées en plastique et un puzzle en bois dont toutes les pièces sont carrées. Mais, si toutes les pièces sont carrées, ce n'est plus un puzzle. Non ? Il faut retourner les pièces. Ah ? Il y a un dessin de pyrogravure. De l'autre côté. Je n'aurais jamais imaginé, chef. C'est difficile, chef. Vous avez raison, j'ai le temps pour apprendre. Vu ma condamnation, effectivement.

Qui dit travail, dit salaire. Forcément. Au 1^{er} janvier 2007, le montant maximal brut a été fixé

¹ RPE, règles pénitentiaires européennes de 2006, www.justice.gouv.fr/art_prix/RPE1.pdf et www.justice.gouv.fr/art_prix/RPE2.pdf.

à 33 francs par jour de travail effectué. De ce montant sont déduits 8 francs par jour de travail, au titre de compensation partielle des prestations fournies en nature tel que logement, encadrement, etc.¹. En outre, selon l'aptitude motrice réévaluée mensuellement au sein d'une sous-commission *ad hoc*, les prisonniers sont classés en cinq niveaux salariaux correspondant à un salaire net horaire de 2,25 à 2,45 francs. Après déduction d'un montant fixe à l'usage des victimes (25 francs par mois, en ce qui me concerne), le reste est réparti en raison d'un tiers à disposition du détenu, un tiers bloqué pour la sortie et un tiers réservé. Je suis sûr que Marie et Marion seront émues de recevoir le fruit du labeur de leur père faisant des puzzles carrés à la pyrogravure. J'y ai passé six mois. Au lieu de trois. Un retard psychomoteur ? Dans un certain sens oui. D'abord, il y a différents motifs de puzzle. Ensuite, j'ai toujours un livre sur moi et j'ai la fâcheuse habitude de l'ouvrir un peu trop souvent. Le livre et la bouche. Ce qui contribue à diminuer mon rendement et mes évaluations. En effet, seules de bonnes évaluations administratives sont garantes d'une réinsertion future. En conséquence, mon passage dans la phase deux de mon apprentissage, les calumets, fut âprement discuté au colloque interne avant d'être entériné par la hiérarchie. Pour ceux qui l'ignorent, les calumets sont un plus offert dans

¹ Conférence latine des autorités cantonales compétentes en matière d'exécution des peines et des mesures, décision du 25 septembre 2008, relative à la rémunération et aux indemnités versées aux personnes détenues placées dans les établissements concordataires.

l'ensemble des prisons suisses. Ils sont mêmes proposés aux requérants d'asile récalcitrants en attente d'expulsion musclée. C'est ce que j'ai pu voir dans le film *Vol spécial*¹.

Les calumets sont un concept pédagogique éminemment profond élaboré au colloque des cadres, en droite ligne du *Savoir Faire et Savoir Être*. Le savoir-faire de l'habileté manuelle rémunéré à 2,25 francs de l'heure et le savoir-être en fumant le calumet de la paix pour méditer sur le sens de son acte. Comme le précise le RAC, le règlement d'application des calumets, les calumets sont des allume-feux vendus également en Suisse allemande sous le label *Kalumet-Hallume-Feuer*, une idée issue du groupe de travail marketing, lui-même rattaché hiérarchiquement au CC, le comité des cadres (voir organigramme du RAC page 123, dans les annexes). La chaîne de montage mobilise plusieurs unités productives. D'abord la menuiserie qui découpe des planches en segments de 6,28 cm de long (6,28 pour deux fois π , page 15 du RAC). Lesdits segments, *dont au sujet duquel ils avaient été préalablement et valablement découpés à la menuiserie* (RAC page 46) servent d'*input* à l'unité suivante qui, à l'aide d'une machine spécialement conçue dans ce but, *reprocesse*² les segments de planches en petits bâtonnets de 6,28 cm de long (vous aviez deviné... évidemment) et de 3 à 5 millimètres de

¹ Film de Fernand Melgar, primé au festival de Locarno en 2011, <http://www.filmages.ch>.

² *Reprocesse*, un anglicisme figurant dans la version allemande d'origine, repris tel quel pour la clarté du texte.

diamètre. En cas de doute, l'atelier dispose de calibre en métal d'un kilo (si les détenus le volent, on le dépiste plus facilement) percé d'un trou à la dimension requise permettant de vérifier que ledit bâtonnet avait la bonne taille. Puis, l'équipe suivante assemble les petits bâtonnets en petits paquets, maintenus par un anneau de carton de 3,14 cm de diamètre, sans oublier de mettre au centre la mèche d'allumage. C'est la phase délicate de l'opération. En effet, s'il n'y a pas assez de bâtonnets, le carton tombe, et si on en met un de trop, le carton casse. Combien de bâtonnets faut-il mettre alors ? C'est peut-être là le point faible de la chaîne de montage (relevé dans les *Remarques* du RAC page 97). Les bâtonnets n'ont pas tous le même diamètre, un point d'importance qui sera abordé aux prochains colloques. Les anneaux de carton, quant à eux, proviennent de la récupération, au sein de la prison, des rouleaux de papier W.-C. après usage (le carton, pas le papier). Vous noterez *l'aspect pédagogique du concept de tri des déchets/récupération* (RAC page 47). En effet, chaque rouleau de carton est découpé en trois parties égales par une machine spécialement conçue formant des anneaux réguliers. Qui plus est, cette machine est élaborée de façon à ce que les ouvriers (ou les détenus) ne puissent pas se blesser (voir chapitre *Sécurité au Travail* RAC page 75). En fin de chaîne, le chef vérifie le produit, éliminant systématiquement les non conformes, permettant ainsi aux ateliers de Gorgier de fournir une qualité irréprochable, en droite ligne du label *Swissmade* dont l'EEPB est coutumier. Vous avez des questions ? N'hésitez à les poser à votre maître d'atelier.

LA MÉNAGERIE

EN PRÉVENTIVE, on est enfermé vingt-trois heures sur vingt-quatre. On ne connaît pratiquement pas son voisin. Ce n'est plus le cas en exécution de peine. Au début, on reste sur sa réserve. On est inquiet. Après tout, ce sont des criminels. Ce que je suis aussi au regard des autres. Alors prudence. Peu à peu, avec le temps, on s'ouvre et, comme le petit prince sur sa planète, on tisse des liens. Le tissage de liens, contrairement à celui de la corde, est toléré en cellule. En revanche, on ne trouve pas de renard. Normal. Les renards sont difficiles à attraper. La tortue est plus commune. Toute protégée dans sa carapace, elle finit par se laisser apprivoiser. Malheureusement, elle ne brille pas par sa conversation. Son flot de paroles est à l'image de son pas, quand ce n'est pas à celle de sa pensée, au point qu'il faille parfois attendre le lendemain pour

connaître la réponse à une simple question. Le lion n'est pas si rare. Il soigne sa musculature à la salle de sport et lit la revue photos *Lion musclé* dont il parle abondamment, ne doutant pas que le sujet passionne son auditoire. Il sait maintenir le suspense, ne commentant pas plus d'une photo par jour. Les vaches ne sont pas admises. À cause des taureaux. Mais le plus drôle, c'est qu'il n'y en a pas. Des bœufs oui, mais pas de taureaux. Enfin, c'est une question de définition. Un bœuf est un taureau qui prend des tranquillisants. C'est mieux ainsi. Ils sont plus calmes sous pilule. Ils broutent paisiblement, somnolent en digérant et ronflent en dormant. Et contrairement aux vaches, il n'y a pas besoin de les traire. Le hibou est une rareté et, si on en trouve, il s'agit, à n'en pas douter, d'une erreur de jugement. Car la Justice est aveugle, confondant pigeon et hibou. Mais il a de la ressource et prouvera son innocence, quitte à passer pour une blanche colombe. À défaut de messe, la liberté vaut bien un plumage. Pour le reste, sa conversation est docte. Il parle comme la collection Marabout et réfléchit comme la couverture. Il n'est pas avare de conseils et n'hésite pas à refaire l'histoire de la tortue, des bœufs ou des moutons. Ah! si on l'avait connu plus tôt, la ménagerie serait vide! Devinette: dans une ménagerie, un hibou fait sortir tous les animaux qui n'arrivent pas à sortir eux-mêmes. Est-ce que le hibou est libéré? Selon l'énoncé, il ne sort que s'il n'arrive pas à sortir lui-même. Alors il reste. Mais, s'il ne sort pas, le hibou devrait l'aider. Mais comment peut-il s'aider s'il ne sort pas? Bref, le problème

est sans solution et le hibou reste¹. On trouve aussi quelques animaux exotiques. On se demande ce qu'ils font ici tellement ils ont l'air perdu. C'est pour cela qu'on les renvoie chez eux. Après. Le voyage est offert, paraît-il. La ménagerie ne serait pas complète s'il n'y avait pas de chiens. Des chiens de garde évidemment. Et ils en ont, du travail. Tenez, par exemple, l'histoire de ce taureau devenu bœuf. Il avait conservé sa vache qui broutait à l'extérieur et parfois lui apportait des pommes. Normal. Elle s'appelait Ève. Figurez-vous que l'on a retrouvé de l'herbe dans la pomme. De l'herbe défendue, immédiatement flairée par les chiens de garde. En prison, on ne broute que l'herbe maison, estampillée conforme par l'Administration.

¹ Il s'agit de l'illustration carcérale d'un paradoxe de la théorie des ensembles aussi appelé *paradoxe de Cantor-Russell-Skolem* démontrant, en l'occurrence, l'inutilité d'assumer sa propre défense.

LETTRE À MON PÈRE

TU M'AS MANQUÉ au procès. Je me sentais seul, oublié de tous. Je ne te dis pas cela pour te culpabiliser. Je sais que tu étais dans l'impossibilité de venir. En revanche, de t'en parler, comme de te l'écrire, c'est un peu comme si, quelque part, tu pouvais m'entendre et me lire. Peut-être que les échos de la presse te sont parvenus. Là où tu es. Je suis passé à l'acte. J'ai tué Stéphanie. J'imagine que, pour toi aussi, cela a été un choc. La stupeur passée, d'autres souvenirs ont dû émerger. Ce fameux soir d'hiver où, excédé par maman, tu pensais à attendre à ses jours. Tu m'as demandé de retenir ta main. Ce que j'ai fait. Je suis venu. J'ai récupéré toutes les armes, le mousqueton du grand-père, le tien et les balles, cachées au fond du tiroir. Je t'ai pris une chambre à l'hôtel, dans un premier temps. Puis, une fois le calme revenu, j'ai séparé les tâches de l'un et de l'autre en définissant avec chacun de vous la frontière à ne pas franchir et les points de contacts où la discussion pouvait se faire. Et cela a fonctionné. À

satisfaction des parties. D'ailleurs, tu m'en as remercié. Longtemps après. Quelques années plus tard, alors que je m'enfonçais, il m'était impossible de te joindre. Horrifié par mes propres idées de meurtre, je n'ai pas osé en parler. À personne. Tu m'as beaucoup manqué, cette triste nuit d'hiver. Je t'aime.

Ton fils.

TÉLÉPHONES

CHACUN SECTEUR dispose d'une cabine et, afin d'éviter tout abus, le règlement d'application du téléphone précise que les communications à l'avocat se font sur demande dûment motivée pendant les heures de travail et les téléphones privés le soir uniquement, de 17 h 00 à 20 h 30. Comme le plus souvent les proches sont atteignables de 19 h 00 à 20 h 30, la concurrence est rude. Le Bébert parle... des frites belges... du camembert... du sel marin... de son article... des tatouages... de la météo d'hier, d'aujourd'hui et de demain... des stylos de l'atelier... des gardiens qui... du psychiatre que... « Raccroche, c'est à moi! »... de ce qu'il a mangé hier et aujourd'hui... du menu de demain... « Ça suffit!... » ... bon, je te rappelle plus tard... j'ai des choses importantes à te dire. Chico est substitué à la méthadone, ce qui le détend, mais reste sans effet sur sa frustration. Comme il est aussi

accro au téléphone, les tours montent vite... « Le Bébert, faut qui raccroche... j'veis péter un câble ! » En plus, une fois sur deux, son correspondant ne répond pas... ce qui exacerbe ses insomnies malgré les somnifères. Les mauvais jours, il veut... « Tous les cogner... gardiens... détenus... ». Pour l'instant, cela reste verbal et malheureusement pour lui enregistré, notamment quand il traite les surveillants de « C...ards de fils de P... ». Et de le convoquer pour s'excuser, verbalement et par écrit. Alors, il vient me voir pour rédiger sa lettre. Paulo, c'est autre chose. C'est la version carcérale et téléphonique de *Desperate Housewife* avec scènes de ménage à répétition. Toutefois, le scénario est plus prolétaire. Les appartements de luxe de New York font place à l'atmosphère horlogère neuchâteloise. À force de répéter, la scène est rôdée, il n'y a plus qu'à filmer. C'est pratique, si vous manquez un épisode, vous n'êtes pas perdus le lendemain. À heure fixe, comme à la TV : « Mon amour je t'aime chou-chou... pourquoi tu dis ça... aujourd'hui on a mangé des pâtes... pourquoi tu cries... et à l'atelier on a fait des stylos... mais ne pleure pas... il a fait beau aujourd'hui mon petit lapin en sucre d'orge... non... non... oui... non... oui... c'est chaque fois la même chose, je peux rien dire... tu le prends toujours mal... aujourd'hui on a fait de l'horlogerie... mon cœur ne pleure pas... ils annoncent de la neige pour demain... tu crois que c'est facile pour moi... on a eu des pâtes à midi... je sais, c'est pas facile pour toi... ce soir on a eu des pâtes... pourquoi tu cries... demain on aura des pâtes... bien sûr je t'aime mon lapin en chocolat... pourquoi tu

pleures... à midi on a eu des pâtes... oui je t'aime mon sucre d'orge je t'embrasse... à demain mon amour, bisous bisous. » Ouf. Je respire. Quel suspense intenable! Que se passera-t-il demain? Est-ce que Paulo aura des pâtes? Qu'aura-t-il fait à l'atelier? Vont-ils se séparer? Comme vous, chers téléspectateurs, je trépigne d'impatience. À demain même heure, même chaîne. Et moi, alors? Je téléphone aussi. Toutefois, je ne sais pas si je parle du temps ou des pâtes. Le moral fluctue, on s'épanche et, comme les jours se suivent, on rejoue la même scène, sans s'en rendre compte. Oui. Mais moi, je dis des choses intelligentes.